

**Chronique du 8 janvier 2011**

*Quaesivit sibi Deus virum juxta cor suum*  
*Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur*  
(1 S, 13,13)

**Sermon de Bossuet, 1ère partie**

**Ndlr :** Ce sermon fut prêché, devant la reine Anne d'Autriche, le 19 mars 1661, lors de la première célébration solennelle en France de la fête de saint Joseph.

\* \* \* \* \*

Cet homme selon le cœur de Dieu ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les apparences, ni sur le témoignage de la voix publique.

Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge, ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas même connu dans sa famille.

On présente sans songer à lui tous ses aînés au prophète ; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur contenance hardie : si bien que rejetant ceux que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux ; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire.

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même.

Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher ; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte Mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre.

Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées ; il s'arrête sur Nazareth ; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés, afin, mes sœurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange.

Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs (Ps 73/72/, 26) m'éclaire par son Saint-Esprit.

Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave*.

C'est un vice ordinaire aux hommes de se donner entièrement au dehors et de négliger le dedans, de travailler à la montre et à l'apparence et de mépriser l'effectif et le solide, de songer souvent quels ils paraissent et de ne penser point quels ils doivent être.

C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues.

Et toutefois c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable.

En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien : en vain si vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier.

Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment.

Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres ; et si l'on ne travaille pas sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité.

Elles pourront nous acquérir de l'estime et rendre nos mœurs agréables, enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes ; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph.

Je laisse les dons et les mystères qui pourraient relever son panegyrique.

Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte Mère.

Je veux taire tout ce qui éclate pour faire l'éloge d'un saint dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat.

Les vertus même dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce ; tout est renfermé dans le secret de sa conscience.

La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer.

Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes : mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons ; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph.

Car, mes sœurs, cet homme de bien que nous considérons, pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche ; en second lieu, qu'il le trouve ; en troisième lieu, qu'il en jouisse.

Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui ne peut souffrir les voies détournées.

Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien.

Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache et qu'il se retire pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde.

C'est ce qu'a fait notre patriarche.

Joseph, homme simple, a cherché Dieu ; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu ; Joseph homme retiré a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours.

**Premier point :** Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté : au contraire nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier et une voie étroite et serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justis recta est, rectus callis justis ad ambulandum* (Is 26, 27).

Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité et dans une grande droiture.

Si peu non seulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre.

C'est pourquoi le Saint-Esprit voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram* (Dt 5, 32 ; Pr 4, 27 ; Is 30, 21) ; nous enseignant par cette parole que pour tenir cette voie, il faut dresser tellement son

intention, qu'on ne lui permette jamais de se relâcher ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face.

C'est le seul moyen de le chercher et la voie unique pour aller à lui, parce que, comme dit le Sage, « Dieu conduit le juste par les voies droites-*Justum deduxit Dominus per vias rectas* » (Sg 10, 10).

Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur, et ainsi que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui.

C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent.

Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel ne donne rien au ciel, et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre.

Vous devez entendre par ce discours que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention ; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important, qu'il faut que je vous explique.

Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison.

Car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes.

Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu qu'ils ont toujours un regard au monde ; ceux-là ne marchent point en simplicité ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide.

Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice des actes de vertu empruntés et des directions d'intention forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice.

Cependant sur une certaine inclination vague et générale qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout-puissant ?

Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment.

Il les applique comme il peut sur sa volonté, car je ne puis dire autre chose, puisque son intention y est opposée, et il s'imagine être vertueux ; mais il se trompe, il s'abuse, il se joue lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer par artifice des actes de vertu forcés et des directions d'intention étudiés.

Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire.

Mais ceux qui viennent du cœur ne souffrent point de partage.

« Nul ne peut servir deux maîtres » (Mt 6,24).

Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en même temps.

Les regards ainsi partagés rendent l'abord d'un homme choquant et difforme ; et l'âme se défigure elle-même, quand elle tourne en deux endroits ses intentions.

« Il faut, dit le Fils de Dieu, que votre œil soit simple » (Lc 11,34), c'est-à-dire que votre regard soit unique ; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant tout entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut.

Mais ce que j'en ai dit en général, se connaîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son Epouse fidèle pendant qu'elle devient mère sans qu'il y ait part, de regarder comme son Fils propre un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison, de révéler comme son Dieu celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien.

Dans ces trois choses, mes frères, où il faut prendre des sentiments délicats et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable.

Voyons ce que fera le juste Joseph.

Nous remarquerons en son lieu qu'à l'égard de sa sainte Epouse, jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux : mais enfin il était si juste, qu'il ne pouvait pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât.

Aussi un ange lui déclare, de la part de Dieu, qu'elle a conçu de son Saint-Esprit (Mt 1,20).

Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se serait pas rendu tout à fait ; il serait demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge aurait toujours été douteuse et tremblante.

Mais son cœur, qui cherche Dieu en simplicité, ne sait point se partager avec Dieu : il n'a point de peine à connaître que la vertu incorruptible de sa sainte Epouse méritait le témoignage du ciel.

Il surpasse la foi d'Abraham, bien qu'il nous soit donné dans les Ecritures (Rm 4,11 sq.) comme le modèle de la foi parfaite.

Abraham est loué dans les saintes Lettres pour avoir cru l'enfantement d'une stérile (Gn 15, 6) : Joseph a cru celui d'une vierge, et il a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde.

Mais voici quelque chose de plus admirable.

Dieu veut que vous receviez comme votre Fils cet Enfant de la pureté de Marie.

Vous ne partagerez pas avec cette Vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y serait blessée ; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquels elle élèvera ce cher Fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint Enfant, qui n'en a point sur la terre ; et quoique vous ne le soyez pas par nature, il faut que vous le deveniez par l'affection.

Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage ?

Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ?

Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par le choix ; et ne craignons-nous pas, en ce lieu, ces mouvements empruntés et ces affections artificielles que nous venons de reprendre tout à l'heure ?

Non, mes frères, ne le craignons pas.

Un cœur qui cherche Dieu en simplicité est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il veut lui donner ; ce que Dieu veut lui passe en nature.

Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin Enfant, cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'était dérobé pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la Mère même, et elle le sait bien

reconnaître : *Pater tuus et ego dolentes quaerebamus te* (Lc 2, 48) ; votre père et moi étions affligés.

Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs.

Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes ; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles.

Voyez, messieurs, comme ce saint homme prend simplement et de bonne foi les sentiments que Dieu lui ordonne.

Mais aimant Jésus-Christ comme son fils, se pourra-t-il faire, mes sœurs, qu'il le révère comme son Dieu ?

Sans doute, et il n'y aurait rien de plus difficile, si la sainte simplicité n'avait rendu son esprit docile pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph dans la pureté de sa foi.

Le grand mystère de notre foi, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse.

Mais afin de bien comprendre, mes sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plait, remarquer que la faiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états : ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même.

Dans les dernières années de la vie de notre Sauveur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'était pas moins par ses miracles. Il est vrai qu'il paraissait homme ; mais cet homme disait des choses qu'aucun homme n'avait jamais dites, mais cet homme faisait des choses qu'aucun homme n'avait jamais faites.

Alors la faiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que dans cet état Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de sa puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité était volontaire ; et la foi n'était pas d'un si grand mérite.

Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement, parce que jamais la faiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix.

Car c'était cette heure importante pour laquelle il était venu : son Père l'avait délaissé ; il était d'accord avec lui qu'il le délaisserait en ce jour : lui-même s'abandonnait volontairement pour être livré aux mains des bourreaux.

Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier, parce que les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connaître qu'il ne leur cédaient que par une faiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Jn 19, 11) ; vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous était donné d'en haut.

Mais en l'état dont je parle et dans lequel le voit saint Joseph, la faiblesse est d'autant plus grande qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste ?

Il veut sauver les Mages qui vous sont venus adorer, et il les fait échapper par une autre voie.

Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte.

Il veut vous sauver vous-mêmes, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter.

Un ange vient du ciel éveiller pour ainsi dire Joseph en sursaut, et lui dire comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette nuit avec la Mère et l'Enfant, et sauvez-vous en Egypte » (Mt 2, 13).

Fuyez : ô quelle parole !

Encore s'il avait dit : Retirez-vous.

Mais : Fuyez pendant la nuit : ô précaution de faiblesse !

Quoi donc ! le Dieu d'Israël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ?

Et qui le dit ?

C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph comme un messager effrayé : « De sorte, dit un ancien, qu'il semble que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur s'y soit répandue avant même de passer à la terre – *ut videatur coelum timor ante tenuisse quam terram*<sup>1</sup>.

Mais voyons la suite de cette aventure.

Joseph se sauve en Egypte, et le même ange revient à lui : « Retournez, dit-il, en Judée ; car ceux-là sont morts qui cherchaient l'âme de l'Enfant » (Mt 2, 20).

Eh quoi ! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sureté !

Ô faiblesse délaissée et abandonnée !

Voilà l'état du divin Jésus ; et en cet état saint Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles.

Il reconnaît le mystère de ce miraculeux délaissement ; il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *In spem contra spem* (Rm 4, 18).

Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute sans s'enquérir tout ce qu'il commande.

En effet l'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sureté.

Mais cette obéissance de saint Joseph venait de ce qu'il croyait en simplicité ; et que son esprit ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivait avec une intention droite les lumières qui venaient d'en haut.

Ô foi vive, ô foi simple et droite, que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre (Lc 18, 8) !

Car, mes frères, comment croyons-nous ?

Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes pour voir si ces actes de foi, que nous faisons quelquefois, sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors ?

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres et connaissons notre peu de foi.

Une marque de faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus ; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur.

Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité.

Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : mais cette immortalité que l'on nous promet, est-ce une chose assurée ; et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur, que de quitter ce qu'on voit pour suivre ce qu'on ne voit pas ?

Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

Mais je croirais, direz-vous, si je voyais un ange comme saint Joseph.

Ô hommes, désabusez-vous : Jonas a disputé contre Dieu, quoiqu'il fût instruit de ses volontés par une vision manifeste ; et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires.

Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur, mais la sainte simplicité et la pureté d'intention que produit la charité véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures.

C'est, mes sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

---

<sup>1</sup> S.Petr.Chrysol., Serm. CLI.